
C E N D R I L L O N ,
O U L A P E T I T E
P A N T O U F L E D E V E R R E ,
C O N T E .

IL étoit une fois un gentilhomme , qui époufa en secondes noces une femme , la plus hautaine & la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avoit deux filles de fon humeur , & qui lui reffembloient en toutes chofes. Le mari avoit de fon côté une jeune fille , mais d'une douceur & d'une bonté fans exemple : elle tenoit cela de fa mère , qui étoit la meilleure perfonne du monde. Les noces ne furent pas plutôt faites , que la belle-mère fit éclater fa mauvaife humeur , elle ne put fouffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant , qui rendoient fes filles encore plus haïffables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maifon : c'étoit elle qui nettoyoit la vaiffelle & les montées , qui frottoit la chambre de madame , & celles de mefdemoifelles fes filles ; elle couchoit tout au haut de la maifon dans

un grenier , sur une méchante pailleffe , pendant que ses sœurs étoient dans des chambres parquetées , où elles avoient des lits des plus à la mode , & des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusques à la tête. La pauvre fille souffroit tout avec patience , & n'osoit se plaindre à son père qui l'auroit grondée , parce que sa femme le gouvernoit entièrement. Lorsqu'elle avoit fait son ouvrage , elle s'alloit mettre au coin de la cheminée , & s'afféoir dans les cendres ; ce qui faisoit qu'on l'appeloit communément dans le logis *Cucendron* ; la cadette , qui n'étoit pas si malhonête que son aînée , l'appeloit *Cendrillon*. Cependant Cendrillon , avec ses méchans habits , ne laissoit pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs , quoique vêtues très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal , & qu'il en pria toutes les personnes de qualité : nos deux demoiselles en furent aussi priées ; car elles faisoient grande figure dans le pays. Les voilà bien-aisés , & bien occupées à choisir les habits & les coiffures qui leur seroient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon ; car c'étoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs , & qui godronnoit leurs manchettes. On ne parloit que de la manière

dont on s'habilleroit. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge, & ma garniture d'Angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire, mais en récompense je mettrai mon manteau à fleurs d'or, & ma barrière de diamans, qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya quérir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appellèrent Cendrillon pour lui demander son avis; car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, & s'offrit même à les coiffer, ce qu'elles voulurent bien. Et les coiffant, elles lui disoient: Cendrillon, serois-tu bien-aïse d'aller au bal? Hélas, mesdemoiselles, vous vous mocquez de moi: ce n'est pas-là ce qu'il me faut. Tu as raison; on riroit bien si on voyoit un Cucendron aller au bal. Une autre que Cendrillon les auroit coiffées de travers; mais elle étoit bonne, & elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étoient transportées de joie; on rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, & elles étoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva: on partit, & Cendrillon les sui-

vit des yeux le plus longtemps qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus , elle se mit à pleurer. Sa marraine qui la vit toute en pleurs , lui demanda ce qu'elle avoit. Je voudrois bien Je voudrois bien. . . . Elle pleuroit si fort , qu'elle ne put achever. Sa marraine , qui étoit fée , lui dit : Tu voudrois bien aller au bal , n'est-ce pas ? Hélas oui , dit Cendrillon en soupirant. Hé bien : feras - tu bonne fille , dit sa marraine , je t'y ferai aller ? Elle la mena dans sa chambre , & lui dit : Va dans le jardin , & apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver & la porta à sa marraine , ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal. Sa marraine la creusa , & n'ayant laissé que l'écorce , la frappa de sa baguette ; & la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans sa fouricière , où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la fouricière , & à chaque souris qui sortoit , elle lui donnoit un coup de sa baguette , & la souris étoit aussitôt changée en un beau cheval ; ce qui fit un bel attelage de six chevaux , d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle étoit en peine de quoi elle feroit un cocher.

Je vais voir , dit Cendrillon , s'il n'y a point quelque rat dans la ratière ; nous en ferons un cocher. Tu as raison , dit sa marraine , va voir. Cendrillon lui apporta la ratière , où il y avoit trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois , à cause de sa maîtresse barbe ; & l'ayant touché , il fut changé en un gros cocher , qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite elle lui dit : Va dans le jardin , tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir , apporte - les moi. Elle ne les eut pas plutôt apportés , que la marraine les changea en six laquais , qui montèrent aussitôt derrière le carrosse avec leurs habits chamarrés , & qui s'y tenoient attachés , comme s'ils n'eussent fait autre chose toute leur vie. La fée dit alors à Cendrillon : Hé bien , voilà de quoi aller au bal ; n'es-tu pas bien - aise ? Oui ; mais est - ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits ? Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette , & en même temps ses habits furent changés en des habits de drap d'or & d'argent tout chamarrés de pierreries : elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre , les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée , elle monta en carrosse ; mais sa marraine lui recommanda sur toutes choses de

ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeuroit au bal un moment davantage, son carrosse redeviendroit citrouille, ses chevaux des fouris, ses laquais des lézards, & que ses vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à sa marraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande princesse qu'on ne connoissoit point, courut la recevoir, il lui donna la main à la descente du carrosse, & la mena dans la salle où étoit la compagnie. Il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, & les violons ne jouèrent plus, tant on étoit attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue; on n'entendoit qu'un bruit confus: ha, qu'elle est belle! Le roi même, tout vieux qu'il étoit, ne laissoit pas de la regarder, & de dire tout bas à la reine, qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit vu une si belle & si aimable personne. Toutes les dames étoient attentives à considérer sa coiffure & ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles & des ouvriers assez habiles. Le fils du roi la mit à la place la plus honorable,

& ensuite la prit pour la mener danser : elle dansa avec tant de grâce , qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation , dont le jeune prince ne mangea point , tant il étoit occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs , & leur fit mille honnêtetés : elle leur fit part des oranges & des citrons que le prince lui avoit donnés , ce qui les étonna fort ; car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles causoient ainsi , Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie , & s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée , elle alla trouver sa marraine , & , après l'avoir remerciée , elle lui dit qu'elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au bal , parce que le fils du roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'étoit passé au bal , les deux sœurs heurtèrent à la porte : Cendrillon leur alla ouvrir. Que vous êtes longtemps à revenir , leur dit-elle , en bâillant , en se frottant les yeux , & en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller ! Elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir , depuis qu'elles s'étoient quittées. Si tu étois venue au bal , lui dit une de ses sœurs ,

tu ne t'y ferois pas ennuyée : il y est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités ; elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne se sentoit pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connoissoit pas , que le fils du roi en étoit fort en peine , & qu'il donneroit toutes choses au monde pour savoir qui elle étoit. Cendrillon sourit, & leur dit : Elle étoit donc bien belle ? Mon Dieu, que vous êtes heureuses ! Ne pourrois - je point la voir ? Hélas ! mademoiselle Javotte, prêtez - moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis ! prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela ! il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aise ; car elle auroit été grandement embarrassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain les deux sœurs furent au bal, & Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyoit point, & oublia ce que sa marraine lui

avoit recommandé ; de forte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyoit pas qu'il fût encore onze heures , elle se leva , & s'enfuit aussi légèrement qu'auroit fait une biche. Le prince la suivit , mais il ne put l'attraper ; elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre , que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle bien essoufflée , sans carrosse , sans laquais & avec ses méchants habits , rien ne lui étant resté de toute sa magnificence , qu'une de ses petites pantoufles , la pareille de celle qu'elle avoit laissé tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais , s'ils n'avoient point vu sortir une princesse ; ils dirent qu'ils n'avoient vu sortir personne , qu'une fille fort mal vêtue , & qui avoit plus l'air d'une payfanne , que d'une demoiselle. Quand les deux sœurs revinrent du bal , Cendrillon leur demanda si elles s'étoient encore bien diverties , & si la belle dame y avoit été ; elles lui dirent que oui , mais qu'elle s'étoit enfuie lorsque minuit avoit sonné , & si promptement , qu'elle avoit laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre , la plus jolie du monde , que le fils du roi l'avoit ramassée , qu'il n'avoit fait que la regarder tout le reste du bal , & qu'assurément il étoit

fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vrai, car peu de jours après, le fils du roi fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses, & à toute la cour; mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, & qui reconnut sa pantoufle, dit en riant, que je vois si elle ne me seroit pas bonne. Ses sœurs se mirent à rire & à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisoit l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela étoit très-juste, & qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, & approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sans peine, & qu'elle y étoit juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore, quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cen-

drillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds, pour lui demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles lui avoient fait souffrir. Cendrillon les releva, & leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, & qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle étoit : il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon, qui étoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, & les maria dès le jour même à deux grands seigneurs de la cour.

M O R A L I T É.

LA beauté pour le sexe est un rare trésor ;
 De l'admirer jamais on ne se lasse.
 Mais ce qu'on nomme bonne grâce,
 Est sans prix, & vaut mieux encor.
 C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa marraine,
 En la dressant, en l'instruisant
 Tant & si bien, qu'elle en fit une reine ;
 Car ainsi sur ce Conte on va moralisant.
 Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées.
 Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
 La bonne grâce est le vrai don des fées ;
 Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ.

C'EST fans doute un grand avantage
 D'avoir de l'esprit , du courage ,
 De la naissance , du bon sens ,
 Et d'autres semblables talens ,
 Qu'on reçoit du ciel en partage :
 Mais vous aurez beau les avoir ;
 Pour votre avancement ce seront choses vaines ,
 Si vous n'avez , pour les faire valoir ,
 Ou des parrains , ou des marraines.

 RIQUET A LA HOUPE,

 C O N T E.

IL étoit une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid & si mal fait , qu'on douta long-temps s'il avoit forme humaine. Une fée , qui se trouva à sa naissance , assura qu'il ne laisseroit pas d'être aimable , parce qu'il auroit beaucoup d'esprit : elle ajouta même qu'il pourroit , en vertu du don qu'elle venoit de lui faire , donner autant d'esprit qu'il en auroit , à la personne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela consola un peu la pauvre reine ,

source : wikisource.org

Clouzier - 1697 -

CENDRILLON - LA PETITE PENTOUFLE DE VERRE

Charles PERRAULT

CONTE

Il estoit une fois un gentil-homme qui épousa en secondes une femme, la plus hautaine & la plus fiere qu'on eut jamais veuë. Elle avoit deux filles de son humeur, & qui luy ressembloient en toutes choses. Le Mari avoit, de son costé, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenoit cela de sa Mere, qui estoit la meilleure personne du monde. Les nopces ne furent pas plûtost faites que la Belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualitez de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison : c'estoit elle qui nettoyoit la vaisselle et les montées, qui frottoit la chambre de Madame & celles de Mesdemoiselles ses filles ; elle couchoit tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs estoient dans des chambres parquetées, où elles avoient des lits des plus à la mode, & des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusqu'à la teste ; la pauvre fille souffroit tout avec patience et n'osoit s'en plaindre à son pere qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entierement. Lorsqu'elle avoit fait son ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée & s'asseoir dans les cendres, ce qui faisoit qu'on l'appeloit communément dans le logis Cucendron ; la cadette, qui n'estoit pas si malhonneste que son aînée, l'appeloit Cendrillon. Cependant Cendrillon, avec ses méchans habits, ne laissoit pas d'estre cent fois plus belle que ses sœurs, quoyque vestuës très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un bal et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux Damoiselles en furent aussi priées, car elles faisoient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits & les coëffures qui leur seïeroient le mieux ; nouvelle peine pour Cendrillon, car c'estoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs et qui godronoit leurs manchettes : on ne parloit que de la maniere dont on s'habilleroit. Moy, dit l'aînée, je mettray mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. Moy, dit la cadette, je n'auray que ma juppe ordinaire ; mais, en récompense, je mettray mon manteau à fleurs d'or, & ma barriere de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya querir la bonne coëffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appellerent Cendrillon pour luy demander son avis, car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, & s'offrit mesme à les coëffer, ce qu'elles voulurent bien. En les coëffant, elles luy disoient, Cendrillon, serois-tu bien aise d'aller au Bal : Helas ! Mesdamoiselles, vous vous mocquez de moy, ce n'est pas là ce qu'il me faut : tu as raison, on riroit bien si on voyoit un Cucendron aller au bal. Une autre que Cendrillon les aurait coëffées de travers ; mais elle estoit bonne, et elle les coëffa parfaitement

bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles estoient transportées de joye : on rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menuë, & elles estoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva ; on partit, & Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Maraine, qui la vit toute en pleurs, luy demanda ce qu'elle avoit : Je voudrois bien... Je voudrois bien... elle pleuroit si fort qu'elle ne put achever : sa Maraine, qui estoit Fée, luy dit, tu voudrois bien aller au Bal, n'est-ce pas : Helas ! ouy, dit Cendrillon en soupirant : Hé bien ! seras-tu bonne fille ? dit sa Maraine ; je t'y feray aller ? Elle la mena dans sa chambre, et luy dit, va dans le jardin & apporte-moy une citrouille : Cendrillon alla aussi-tost cueillir la plus belle qu'elle put trouver, & la porta à sa Maraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal. Sa Maraine la creusa, & n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, & la citrouille fut aussi-tost changée en un beau carosse tout doré. Ensuite, elle alla regarder dans sa sourissiere, où elle trouva six souris toutes en vie ; elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la sourissiere & à chaque souris qui sortoit, elle luy donnoit un coup de sa baguette, & la souris estoit aussi-tost changée en un beau cheval ; ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé : Comme elle estoit en peine de quoy elle ferait un Cocher, je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratiere ; nous en ferons un Cocher : Tu as raison, dit sa Maraine, va voir : Cendrillon lui apporta la ratiere, où il y avoit trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, & l'ayant touché, il fut changé en un gros Cocher qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais veuës. Ensuite elle luy dit, va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derriere l'arrosoir ; apporte-les moy, elle ne les eut pas plutôt apportez que la Maraine les changea en six Laquais, qui monterent aussi-tost derriere le carosse avec leurs habits chamarez, & qui s'y tenoient attachez, comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillon : Hé bien ? voilà de quoy aller au bal, n'es-tu pas bien aise ? Ouy, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits : Sa maraine ne fit que la toucher avec sa baguette, & en même tems ses habits furent changez en des habits de drap d'or & d'argent, tout chamarez de pierreries : elle luy donna ensuite une paire de pentouffles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carosse ; mais sa Maraine luy recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demouroit au bal un moment davantage, son carosse redeviendroit citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à sa Maraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joye. Le Fils du Roi, qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande Princesse qu'on ne connoissoit point, courut la recevoir. Il luy donna la main à la descente du carosse, & la mena dans la salle où estoit la compagnie : il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser, & les violons ne jouèrent plus, tant on estoit attentif à contempler les grandes beautés de cet inconnuë : on n'entendoit qu'un bruit confus, ha ! qu'elle est belle ! Le Roi même tout vieux qu'il estoit, ne laissoit pas de la regarder, & de dire tout bas à la Reine, qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit vû une si belle & si aimable personne. Toutes les Dames estoient attentives à considerer sa coëffure & ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourveu qu'il se trouvast des étoffes assez belles & des ouvriers assez habiles. Le Fils du Roi la mit à la place la plus honorable, & ensuite la prit pour la mener danser. Elle dança avec tant de grace qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation,

dont le jeune Prince ne mangea point, tant il estoit occupé à la considerer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, & leur fit mille honnestetez : elle leur fit part des oranges & des citrons que le prince luy avoit donnez, ce qui les estonna fort, car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles causoient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussi-tost une grande reverence à la compagnie, & s'en alla le plus viste qu'elle pût. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa Maraine, & après ravoit remerciée, elle luy dit qu'elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au Bal, parce que le Fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle estoit occupée à raconter à sa Maraine tout ce qui s'étoit passé au bal, les deux sœurs heurterent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir : Que vous estes longtemps à revenir ! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, & en s'étendant comme si elle n'eust fait que de se réveiller. Elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'estoient quittées : Si tu estois venuë au Bal, luy dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée ; il y est venu la plus belle Princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilitez ; elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne se sentoit pas de joye : elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles luy répondirent qu'on ne la connoissoit pas, que le fils du Roi en estoit fort en peine, et qu'il donneroit toutes choses au monde pour sçavoir qui elle estoit. Cendrillon sourit & leur dit, elle estoit donc bien belle ? Mon Dieu ! que vous estes heureuses ! ne pourrois-je point la voir ? Helas ! Mademoiselle Javote, prestez-moi vostre habit jaune que vous mettez tous les jours : vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis, prestez vostre habit à un vilain Cucendron comme cela, il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aise, car elle auroit esté grandement embarrassée si sa sœur eut bien voulu luy prester son habit. Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, & Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la premiere fois. Le Fils du Roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune Demoiselle ne s'ennuyoit point & oublia ce que sa Maraine luy avoit recommandé : de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit lorsqu'elle ne croyoit pas qu'il fut encore onze heures. Elle se leva & s'enfût aussi legerement qu'auroit fait une biche : le Prince la suivit, mais il ne put . Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le Prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien éssoufflée, sans carosse, sans laquais, & avec ses méchans habits, rien ne lui estant resté de toute sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avoit laissé tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avoient point veu sortir une Princesse ; ils dirent qu'ils n'avoient vû sortir personne qu'une jeune fille fort mal vestuë, & qui avoit plus l'air d'une Paysanne que d'une Demoiselle. Quand les deux sœurs revinrent du Bal. Cendrillon leur demanda si elles s'estoient encore bien diverties, & si la belle Dame y avoit esté ; elles luy dirent que oüy, mais qu'elle s'estoit enfuye lorsque minuit avoit sonné, & si promptement qu'elle avoit laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le fils du Roy l'avoit ramassée, & qu'il n'avoit fait que la regarder pendant tout le reste du Bal, & qu'assurément il estoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vray : car, peu de jours après, le fils du Roy fit publier à son de trompe qu'il épouseroit celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux Princesses, ensuite aux Duchesses, & à toute la cour, mais inutilement : on la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, & qui reconnut

sa pantoufle, dit en riant, que je voye si elle ne me serait pas bonne : ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisoit l'essay de la pentoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela estoit juste, et qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles : il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pentoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sans peine, et qu'elle y estoit juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pentoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la Maraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient veuë au Bal. Elles se jetterent à ses pieds pour luy demander pardon de tous les mauvais traitemens, qu'elles luy avoient fait souffrir. Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, & qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune Prince, parée comme elle estoit : il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon, qui estoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au Palais, et les maria dés le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

MORALITE

La beauté, pour le sexe, est un rare tresor ;

De l'admirer jamais on ne se lasse ;

Mais ce qu'on nomme bonne grace

Est sans prix, et vaut mieux encor.

C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa Maraine,

En la dressant, en l'instruisant,

Tant et si bien qu'elle en fit une Reine :

(Car ainsi sur ce conte on va moralisant.)

Belles, ce don vaut mieux que d'estre bien coëffées :

Pour engager un cœur, pour en venir à bout,

La bonne grace est le vrai don des Fées ;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ

C'est sans doute un grand avantage
D'avoir de l'esprit, du courage,
De la naissance, du bon sens,
Et d'autres semblables talens
Qu'on reçoit du Ciel en partage ;
Mais vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce seront choses vaines
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains, ou des Maraines.

Cendrillon ou la petite Pantoufle de verre (1697)

Les Contes de Perrault, Texte établi par Pierre Féron (chanoine), Casterman, 1902 (p. 27-32).

Il était une fois un gentilhomme qui épousa, en secondes noces, une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plus tôt faites que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles ; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paille, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience et n'osait s'en plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis Cendrillon. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus digne que ses sœurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs et qui godronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. — Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. — Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire ; mais, en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. — On envoya quérir la bonne coiffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse.

Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer ; ce qu'elles voulurent bien. En les coiffant, elles lui disaient : « Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal ? — Hélas ! mesdemoiselles, vous vous moquez de moi ; ce n'est pas là ce qu'il me faut. — Tu as raison, on rirait bien, si on voyait un Cendrillon aller au bal. — Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers ; mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien.

Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient

toujours devant le miroir. Enfin l'heureux jour arriva ; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux, le plus longtemps qu'elle put.

Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait, « Je voudrais bien... je voudrais bien... » Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit : « Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas ? — Hélas ! oui, dit Cendrillon en soupirant. — Eh bien ! seras-tu bonne fille ? dit sa marraine, je t'y ferai aller. » — Elle la mena dans sa chambre, et lui dit : Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille. » — Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourrait faire aller au bal. Sa marraine la creusa et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré.

Ensuite elle alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et, à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval : ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé.

Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher : « Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher. — Tu as raison, dit sa marraine, va voir. » — Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite elle lui dit : « Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir ; apporte-les-moi. » — Elle ne les eut pas plus tôt apportés, que sa marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon : « Eh bien ! voilà de quoi aller au bal : n'es-tu pas bien aise ? — Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits ? » — Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries ; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse ; mais sa marraine lui recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses beaux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir. Il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler cette inconnue. Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si aimable personne. Toutes les dames

étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, des semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles, et des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnêtetés ; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort car elles ne la connaissaient point.

Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal.

Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir. « Que vous êtes longtemps à revenir ! » leur dit-elle en baillant, en se frottant les yeux, et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller ; elle n'avait cependant pas eu envie de dormir, depuis qu'elles s'étaient quittées. — « Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée ; il est venu la plus gentille princesse, la plus gentille qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités ; elle nous a donné des oranges et des citrons. » — Cendrillon ne se sentait pas de joie ; elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi donnerait toutes choses au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit et leur dit : « Elle était donc bien gentille ? Mon Dieu ! que vous êtes heureuses ? ne pourrais-je point la voir ? Hélas ! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. — Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis ! Prêter mon habit à un vilain Cendrillon comme cela ! il faudrait que je fusse bien folle. » — Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée, si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé ; de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait point qu'il fût encore onze heures ; elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits ; rien ne lui étant resté de sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber.

On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse : ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle dame y avait été ; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie, lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le fils du roi l'avait ramassée, et

qu'assurément il était fort désireux de connaître la personne à qui appartenait la petite pantoufle.

Elles dirent vrai ; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier, à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutilement. On l'apporta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Que je voie si elle ne me serait pas bonne ! » Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, dit que cela était très juste, et qu'il avait l'ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'il y entra sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était, et, peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon, qui était bonne, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.